

10. La vie commune est aussi transmise

Il y a un aspect de la vie commune chrétienne et monastique dont on a peut-être négligé la valeur, surtout devant le spectacle de tant de « communautés nouvelles » qui ont surgi depuis quelques décennies. C'est l'aspect que la vie commune, le vivre ensemble chrétien et monastique est aussi, en tant que tel, une transmission, est aussi objet d'une transmission, il est aussi transmis. Et il ne dure que dans la mesure où il est reçu comme transmis.

Il y a une crise profonde et répandue à ce propos. L'essoufflement des communautés anciennes, la manière dont sont nées beaucoup de nouvelles expériences de vie commune, aussi soi-disant monastiques, a propagé le sentiment qu'une vie communautaire vivante et fraîche, qui attire les jeunes, doit être toujours réinventée.

Saint Benoît ne se considère jamais comme inventeur d'une nouvelle forme de vie monastique. Il obéit humblement à l'Esprit qui l'envoie revivifier un don qui est déjà donné avant lui, et qu'il n'est pas non plus le premier à renouveler. Lui aussi reçoit et transmet.

Le dernier chapitre de la Règle exprime la conception humble qu'il a de son propre charisme. Son souci est de transmettre un don que l'Église a reçu du Christ et qui, comme une flamme, est transmis de génération en génération, par les apôtres, les pères du désert, Basile, Cassien, Augustin, l'auteur de la Règle du Maître, etc. Certes, il y a des temps où cette flamme semble éteinte. Il faut la retrouver comme le feu sacré du deuxième Livre des Martyrs d'Israël, ce feu devenu un liquide épais que le soleil fait flamber à nouveau (cf. 2 M 1,19-22). À l'époque de Benoît, on a l'impression que la flamme n'est transmise que par des moines vivant dans la solitude, comme Romain que le jeune Benoît rencontre, on dirait par hasard, sur les montagnes. Mais il y a toujours une transmission qui nous conduit à l'origine du christianisme, une origine qui n'est d'ailleurs pas tellement dans un passé historique, mais dans les profondeurs de la mémoire de l'Église, de l'Épouse qui se tient unie à l'Époux éternel toujours présent.

Il y a surtout un aspect essentiel de l'expérience chrétienne qu'il est bon de souligner ici. La communion des disciples du Christ, leur vivre ensemble, est la substance même de la transmission de l'événement du Christ, du salut dans le Christ, de la plénitude de la révélation au monde du Dieu-Trinité. Il n'y a pas de transmission du Christ et du Salut en Lui sans l'Église, sans la communauté chrétienne, sans le Peuple de Dieu qui est Corps du Christ.

L'Église est transmission du Fils de Dieu envoyé par le Père pour sauver le monde. L'Esprit Saint réalise dès la Pentecôte cette mission de l'Église pour incarner la mission du Christ.

Comprendre cela est essentiel pour saisir la valeur du « vivre ensemble », de la vie de communion qui nous est offerte et demandée pour suivre notre vocation, pour vivre notre charisme. Et chaque charisme dans l'Église présente toujours cette dimension, cette exigence. Même un ermite ne peut vivre sa vocation s'il ne se sent pas membre du corps ecclésial, du Corps du Christ.

Saint Benoît exprime clairement cette vision de la vie érémitique dans le chapitre premier de la Règle. « Formés par une longue épreuve dans le monastère, ils ont appris, grâce au soutien de nombreux frères, à lutter contre le diable. Bien exercés, ils passent de cette armée fraternelle au combat solitaire du désert » (RB 1,3-5).

On pourrait penser que l'ermite passe à un niveau plus haut que celui de la communion fraternelle, comme si la vie fraternelle ne servait qu'à préparer à un état de solitude, idéal et plus saint. Mais notons que dans la vie fraternelle l'ermite a appris à lutter contre le diable, « *contra diabolum ... pugnare* » (1,4). C'est dommage qu'il y ait des éditions qui traduisent « *diabolus* » avec « démon » et non avec « diable », car c'est justement contre le « diviseur » qu'on lutte dans la vie fraternelle. Or, si l'ermite est mûr pour combattre seul contre celui qui divise, qui crée la division, cela veut dire qu'il est aussi mûr pour vivre dans la solitude une profonde et solide communion fraternelle, non seulement avec les frères du monastère qu'il a quitté, mais aussi avec tous les membres de l'Église et avec toute l'humanité.

Le Christ veut « nous conduire *tous ensemble* à la vie éternelle » (cf. RB 72,12), aussi les ermites, aussi ceux et celles qui vivent d'une manière ou d'une autre, par choix ou par contrainte, dans la solitude ; justement parce que c'est la communion qui transmet la mission du Sauveur à travers l'histoire jusqu'à la fin du monde.

Jésus exprime cela au moment de la dernière Cène, particulièrement au début et à la fin.

Tout d'abord dans la scène du lavement des pieds en Jean 13. Cette page est parcourue par un fort sens de la transmission. Jean insiste à souligner que ce que Jésus fait et dit, Il le fait dans la conscience d'être envoyé par le Père pour revenir à Lui après avoir accompli sa mission :

« Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. Au cours du repas, (...) Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu... » (Jn 13,1-3).

Mais c'est le geste même de laver les pieds que Jésus veut transmettre aux disciples pour qu'ils le transmettent en le vivant entre eux :

« Comprenez-vous ce que je viens de faire pour vous ? Vous m'appelez "Maître" et "Seigneur", et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous. Amen, amen, je vous le dis : un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Sachant cela, heureux êtes-vous, si vous le faites. » (Jn 13,12-17)

Ce que Jésus veut que ses disciples transmettent avec la fidélité humble du serviteur et de l'envoyé qui ne prétend pas transmettre plus ou mieux que ce qu'il reçoit de son maître qui l'envoie, c'est la communion fraternelle dont la force régénératrice est l'humilité, l'humble service réciproque.